

Français

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **88 (2001)**

Heft 6: **Wohnen, wohnen = Habitats = Housing**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Français

Ernst Hubeli (pages 8–13)
Traduction française: Jacques Debains

L'indéfini et le particulier

Des recherches récentes confirment non seulement une hétérogénéité croissante des formes de vie et d'habitat, mais aussi un fossé grandissant entre la réalité quotidienne, l'offre du marché et les idéologies publicitaires. Celui qui étudie les fonctions quotidiennes de l'habitat n'y trouve pratiquement plus rien de courant et d'habituel. Le normal est le déviant et le non-conforme. Ainsi, qu'il s'agisse d'arithmétique des surfaces ou de culture spécifique à l'habitat, la normalité apparaît irréaliste, dépassée et parfois imposée. Dans les programmes d'immeubles d'habitat et des concours qui fixent et décrivent les nombres et grandeurs des pièces, les fonctions, les standards d'aménagement et ce qu'on appelle les qualités d'habitat, il manque presque sans exception toute justification plausible ou même une explication scientifique. Habiter est devenu une catégorie d'utilisation inintelligible et le travail de projet ne peut consister à déterminer l'indéfini. Il faut surtout créer des textures spatiales fonctionnellement neutres qui se cristalliseront lors d'appropriations futures encore inconnues.

Prenons par exemple le logement de 4 à 5 pièces qui, parmi les spécialistes, reste le logement moyen favori. En réalité, selon les résultats d'une large enquête menée en Allemagne, personne ne veut plus d'un logement de 4 à 5 pièces. Il s'agit là d'une moyenne qui ne correspond à personne. Par ailleurs, le nombre de pièces est de toute façon ressenti comme trompeur ou sans signification. De plus, vouloir définir l'utilisation de chaque pièce est depuis longtemps illusoire. Les pièces sont toujours utilisées autrement et différemment ou même transformées si possible. Celui qui pourtant juge un logement d'après son ameublement (ce qui se fait toujours dans les concours), peut tout aussi bien jouer à la roulette.¹

Reconversion fonctionnelle et réappréciation

On ne peut s'empêcher de penser que ce sont précisément les spécialistes du logement qui observent les choses dans une perspective déformée et d'un faux point de vue. Ce n'est pas un hasard si les logements les plus attrayants sont cherchés et trouvés dans des bâtiments non-résidentiels. En l'absence de main planificatrice, la liberté est plus grande. Mais il y a plus. Si l'on voulait associer une stratégie de projet à une notion, on parlerait de reconversion fonctionnelle et de réappréciation. De telles valeurs d'habitat vont plus loin que la qualité du logement, ainsi que les formes, les images et

les fonctions fixées par une architecture. Beatriz Colomina pense qu'habiter se pose aujourd'hui comme une question de politique d'identité. «Politique» est pris ici au sens littéral comme une identité ayant une dimension émancipatrice ainsi que culturo-industrielle. Ainsi le commerce de l'identité et ses illusions font partie de la production actuelle des logements, ce qui se manifeste dans l'esthétique des produits et dans la publicité. Inversement, l'industrie de l'identité se voit contrainte de s'écarter sans cesse du normalisateur, sinon les produits ne tiennent pas ce qu'ils sont censés promettre. «L'industrie de l'identité» est liée à un «comportement de consommation postmoderne» (David Harvey). On attend des produits qu'ils offrent des potentiels d'identité. Après la production de masse fordienne, cette attente a créé un segment de marché supplémentaire. Le désir (ou la pulsion poussant à sortir de la masse pour marquer son identité ne se limite nullement aux figures en vogue telles que Yuppies, flexible people ou BOBOs (bourgeois bohémiens). Egalement en matière de logements, Pierre Bourdieu a montré que ce désir concernait toutes les classes sociales et niveaux de revenus. On ne peut donc marginaliser ces tendances dites d'individualisation aux seuls problèmes de luxe et de minorités. Certes, les besoins et les illusions correspondantes prennent des formes d'expression diverses plus ou moins voyantes. Pourtant, Bourdieu affirme que même les «petites différences» ne laissent personne insensible et avant tout pas ceux qui les nient par la critique.²

Microdomaines de pouvoir

Comme évoqué en introduction, le normal se caractérise moins par l'habituel et la simplicité que par la déviance et le nonconforme. Pour d'autres raisons, la normalité a également perdu son innocence. Dans ses recherches sur le logement, Michel Foucault a montré que la structure bâtie s'est développée dans le cadre de programmes disciplinaires spécifiques ayant seulement évolué avec le temps.³ Ainsi, les ordres constructifs et organisateurs habituels dans les immeubles d'habitat constituent un microdomaine de pouvoir imposant certaines formes de comportement, modèles de surveillance et codifications et en excluant d'autres. Dans ce sens, la normalité doit aussi être vue sous l'angle de la répression. La question reste ouverte de savoir si celle-ci s'atténue ou ne fait que prendre d'autres formes, dans le cadre de l'individualisation et de la libéralisation actuelles de la société. Mais en lui-même, le fait nous contraint à repenser l'habitat.

Recherche sur le logement?

Dans presque toutes les disciplines qui se préoccupent actuellement de la construction de logements, on explore un vacuum théorique qui concerne aussi bien les questions programmatiques qu'architecturales. Cela s'explique par des raisons objectives, car il ne peut y avoir de valeurs moyennes (ou parce que celles-ci

Journal

Thema

Spektrum Schweiz

VSI.ASAI.

se sont révélées erronées). Et l'indéfini ne connaît pas de programme. D'autre part, avant tout en Suisse, il y a carence d'une recherche sur le logement tant empirique que théorique, qui pourrait indiquer, ne serait-ce que des points d'appui quant aux valeurs d'utilisation avec leur dynamique. La présomption que les logements sont produits sans concept et seront bientôt inutilisables est confirmée par les méthodes actuelles de détermination des besoins. Elles suivent un mode de perception qui était probablement déjà faux voilà 20 ans et qui ne dépasse pas le niveau analytique d'annonces de presse. Au mieux, on constate (et extrapole) un statu quo se limitant à la taille, au prix et au nombre de logements. Ni les besoins, ni les formes d'utilisation, ni la dynamique de la demande ne sont pris en compte.

La production technique de régionalisme est l'adieu à l'habitat

Bien entendu, les besoins d'habitat et leur différenciation ne peuvent jamais être séparés des développements de la société, des tendances et des modes. Pourtant, l'habitat n'était et n'est pas seulement le reflet de l'évolution de la société. Le logis semble incarner quelque chose de durable – besoins élémentaires et valeurs d'utilisation éternels qui se perpétuent au travers des époques et des générations. Au sein et à l'extérieur des débats architecturaux, on a toujours présumé qu'il existait un noyau historique de l'habitat, un «Ge-stell» (support) toujours pareil à lui-même (Martin Heidegger), ou une typologie fondamentale dont la permanence et la validité confirment précisément les déviations cycliques.

On sait que les écrits d'Aldo Rossi ont contribué à ce que la construction de l'habitat soit doublement considérée comme une évolution permanente et une réalité conservatrice, ce qui aida à adoucir le stress d'innovation architecturale. Une modernisation accélérée non motivée perdait ainsi de son acuité. Auparavant, il semblait aller de soi et nécessaire de réinventer le logement en permanence afin d'accompagner le progrès prétendu incessant de la vie culturelle.

Pourtant, on ferait fausse route en concevant la typologie comme l'antithèse du moderne. Il s'agit plutôt d'une variante. La foi en l'inertie et en l'évidence de l'histoire peut conduire à (d'autres) formes de contraintes architecturales, lorsque la notion de typologie reste liée à une compréhension imagée et embellie de l'histoire. Finalement, même s'il avait une pérennité, le modèle typologique sera toujours vu différemment, utilisé diversement et chargé d'autre significations, de sorte qu'à bon droit, on peut se demander à quoi sert effectivement le type.

En matière de signification de l'habitat, Christian Norberg-Schulz a parlé de constitution de lieux et présumé une architecture conséquemment motivée au plan de l'histoire locale. Il étaye sa thèse philosophiquement notamment avec le «Bauen Wohnen Denken» (bâti, habiter,

penser) de Martin Heidegger. Précisément dans la pensée de Heidegger, la production actuelle du bâtiment contredit non seulement l'interprétation architecturale de Norberg-Schulz, mais en inverse aussi le sens. Les catégories telles qu'histoire, urbanité, centres, lieux peuvent depuis longtemps être obtenues par simulation, car elles sont arrachées au contexte vivant qui en justifiait la forme.

Ceci veut dire que lieux et histoire sont techniquement disponibles, avec pour conséquence que les lieux et l'histoire sont perçus non pas en tant que tels (comme une suite d'événements réels), mais seulement comme des images. Heidegger lui-même a signalé qu'une telle mise en disponibilité amplifiait fortement «l'abandon de l'être»: «La production technique est l'organisation de l'adieu ... à l'essence de l'habitat».⁴

L'absence de logis comme chez-soi

Avec sa notion de «poétique structurelle», Kenneth Frampton a introduit une autre notion en matière d'habitat. Fondamentalement, il entend par là une réactivation de la sensualité architecturale. Une tectonique éveillant le sens du toucher et une authenticité indubitable des choses devraient encourager la proximité subjective et le repérage – ceci en opposition au flou et à l'imprécis. Dans ce contexte, Heidegger fait encore référence au sens d'un «sauveur des choses». Peter Zumthor parle aussi le langage de Heidegger lorsqu'il évoque la «réalité de la construction et des matériaux comme la pierre, le textile, l'acier, le cuir...».

Heidegger quant à lui, n'a vu dans de tels matériaux que le socle de «l'objet». Pour lui, la chose devait revêtir une toute autre signification, comme s'il pressentait ce qui survient aujourd'hui avec les choses: lorsque le digital, l'artificiel et l'imprécis deviennent prépondérants et que les matières authentiques se voient écrasées, les architectes et le vrai se comprennent spontanément comme critique culturelle.

En effet, le public consomme celle-ci comme un passe-temps. Ainsi, les paradis d'habitat traversent toutes les antithèses esthétiques et historiques avant de paraître usés. La technique iconographique génère la disponibilité: avec la tectonique et le lieu, elle crée une image d'ambiance et de lieu hyperréaliste que l'on peut établir sur une plage du Pacifique, dans la Brianza milanaise ou la campagne zurichoise.

De telles scénographies ne transmettent ni expérience, ni souvenir. Elles confirment pourtant que lieu, espace et temps s'éloignent irréversiblement les uns des autres. Les rapports entre réalité et forme apparente, entre image et corps, entre matériel et immatériel, entre enveloppe, forme et façon s'estompent. Les choses ne sont plus. Au delà de leur statut objectif, elles peuvent tout au plus regarder en arrière. Les relations naturelles matérielles entre lieu et culture, ainsi qu'entre lieu et temps se sont dissoutes à la suite d'une modernisation continue, au profit d'une simultanéité de réalités véritables, virtuelles et fictives. Dans ces conditions,

l'architecture n'est plus à même de créer de «l'appartenance» pouvant s'insérer dans un ordre culturel ou «cosmique» (Norberg-Schulz); elle ne peut établir ni chez-soi, ni authenticité, ni stabilité, pas plus qu'elle ne peut préserver l'essence du lieu. La dissolution des liens traditionnels au lieu ne peut être assimilée à une «destruction». On peut plutôt y voir le dépassement de dépendances initiales. Dans ce contexte, Karsten Harries parle d'une libération de la «terreur du lieu ... pour nous sentir chez nous, nous acceptons notre errance.»⁵

Individualisation et spécialisation

Des recherches empiriques confirment une différenciation des formes de vie qui ne peut être classée comme une manifestation de mode: la libéralisation des règles juridiques alliée à une indépendance garantie par l'Etat social; une extension de la «postadolescence» (semi-autonomie des jeunes); la dominance de personnes vivant seules avec «polygamie séquentielle»; une «célibatation» (sans isolement) engendre des voisinages et des communautés d'un genre nouveau, individualisation et collectivisation établissent des rapports ambivalents que l'on ne peut recenser ni typologiquement, ni statistiquement; la nomadisation (la plupart des gens déménagent plutôt que de modifier leur logement); enfin presque toutes les villes dans lesquelles le coût de la vie est globalement moins élevé, assistent à un retour de la pauvreté.

Sur cet arrière-plan, on peut parler d'une spécialisation des formes d'habitat correspondant à des existences individuelles et prometteuses d'identité individuelle. Les produits générateurs d'identité ne se rapprochent guère des signes normalisateurs confirmant un standard de vie, ainsi qu'un niveau élevé de culture et d'opulence. Au contraire, il s'agit du désir d'échapper à la masse, de marquer des différences et d'incarner une apparence si possible exceptionnelle ou un style de vie. Ceci s'exprime par des objets ou des activités, notamment par le logement.

Le «capital symbolique» est certes aussi une forme de discipline sociale qui pose des modèles et des échelles de valeurs. Dans ce contexte, Bourdieu a étudié des stratégies publicitaires ayant réussi dans le marché du logement. Il a constaté qu'elles s'inscrivaient sans césure dans l'ensemble de l'industrie de l'identité qui produit des denrées alimentaires, des vêtements et des objets de luxe. S'aidant de souvenirs enjolivés, la publicité fait appel à des expériences originelles et à des événements subjectifs, pour éveiller des mythologies privées extensives se rapportant à des biographies de personnages ou de lieux importants, suggérant la magie et le merveilleux. Au sein de ce champ symbolique, il n'existe aucun repère objectif. Les différences s'y manifestent par des préférences incompréhensibles pour «l'art», «l'histoire», «le cool» ou le «Palais du Facteur Cheval». La proximité du développement des produits de nature postfordienne conduit à des rendus dont la virtualité se transmute en objet réel. Dans ce contexte, on

trouve aussi des architectes engagés et employés par Allkauf, producteur allemand de maisons préfabriquées, qui cherchent à remplacer l'anonimat du produit de masse par le niveau culturel de spécialistes sélectionnés: «Bien qu'enracinée au nord des Alpes, la maison est charmante et légère comme au sud» (Hilmer et Sattler).

L'écran est-il une fenêtre ou la fenêtre un écran? L'industrie du logement lance toujours plus de «caisses» sur le marché – enveloppes habitables vides, sans décor, permettant la meilleure ritualisation des rapports entre la personne et ses objets propres. Ce faisant, l'équipement médiatique de l'espace privé joue aussi son rôle.

On peut s'en faire une idée en posant la question de savoir si la différence entre la vraie fenêtre et l'écran disparaîtra avec le temps. Walter Benjamin a décrit la simultanéité des mondes extérieur et intérieur par la métaphore de «l'étui». L'intérieur habité du 1^e siècle était hermétiquement clos et le monde extérieur ne s'y manifestait que par une projection (privée). De nos jours, l'intérieur n'est pas simplement détruit par les nouveaux médias. De même, un cinéma de quartier ne remplace pas «l'étui». Intérieur et extérieur se structurent de sorte que le monde extérieur devient fictif et omniprésent. Dans l'intérieur du 19^e siècle, l'univers des objets, des tableaux, des photos était, au moins en partie, une représentation également fictive du monde extérieur. Mais maintenant, mémoire et passé deviennent des images animées et mémorisées permettant de multiplier la projection du monde extérieur, de sorte que l'intérieur peut se transformer en centre mondial virtuel.

Perméabilité

Les programmes de fonction et d'utilisation sont aujourd'hui trop dynamiques pour que l'on puisse en déduire une forme architecturale. Cela vaut particulièrement pour la construction des logements. La tâche du projet ne peut donc pratiquement consister à décréter une esthétique pour définir avec force ce qui restera indéterminé. Il faut justement donner une forme à l'incertain qui englobe la totalité des informations et des nécessités. Une telle texture spatialement structurée autorise des appropriations connues et inconnues et ne se cristallisera qu'à l'usage. Cela implique que la vie propre de la forme architecturale soit inexistante ou seulement limitée. La forme remplace une forme au delà des formes. Une structure bâtie perméable suffisamment complète pour être utilisable, mais suffisamment imparfaite et ouverte aux modifications, susceptible d'anticipation et pourtant assez résistante pour inciter une volonté d'appropriation affective.

Dans l'hétérogénéité et la dynamique d'utilisation actuelles, l'équivalent n'est pas le «logement brut» de Le Corbusier. On peut l'imaginer comme un espace de liberté ou comme une texture spatiale hautement spécialisée. Par ailleurs, habiter est devenu une catégorie

d'utilisation inintelligible, car les instruments de communication ne diffèrent pas de ceux du lieu de travail. Cela n'efface pas forcément les limites entre habitat et travail, mais les estompe nécessairement. Ainsi, le logement pose toujours moins de questions fonctionnelles. Celles-ci se rapportent plutôt aux constellations de pièces d'utilisation neutre, aux possibilités de zonage et aux rapports spécifiques avec le contexte paysagé et éventuellement interne à la maison.

Image professionnelle et recherche

Il est manifeste qu'actuellement d'autres disciplines recherchent mieux sur l'architecture qu'elle ne le fait elle-même, ce qui se manifeste particulièrement dans la construction des logements. Certes, on pratique des relevés de surfaces, de coûts et de prétendus critères d'habitat qui, bien que témoignant d'une bonne volonté, expriment précisément que l'on met la charrue avant les bœufs. La recherche sur le logement ne peut naître que de la collaboration entre diverses disciplines, seule manière d'approcher la réalité quotidienne.

Le vacuum au domaine de la théorie n'implique pas une crise de l'architecture; probablement au contraire, car les plus grands succès se rencontrent dans le domaine de la mode. Par contre, l'architecture du quotidien se situe dans un creux académique, car la discipline ne parvient pas à s'imposer dans la société et la politique culturelle comme une grandeur d'importance publique et culturelle globale. Cela ne s'exprime pas seulement par la raréfaction de la recherche dans les grandes écoles, mais aussi dans le renoncement aux projets expérimentaux. Une situation que l'on peut observer dans presque tous les départements d'architecture en Europe. Sans une recherche fondée sur l'actualité, l'architecture manque de repères et de justification quant à sa légitimité publique. S'il fallait procéder au rétablissement de l'architecture, il faudrait chercher sa signification au sein de nouvelles fonctions quotidiennes dont la construction de logements est un exemple. **E. H.**

- 1 H. Häussermann, W. Siebel, *Soziologie des Wohnens*, 1996, Juventa, Weinheim
- 2 Pierre Bourdieu, not.: *Der Einzige und sein Eigenheim*, édi. VSA, Hambourg 1998
- 3 Michel Foucault: *Strafen und Überwachen*, Suhrkamp, Francfort/Main 1978
- 4 Martin Heidegger: *Die Frage nach dem Ding*, Tübingen, 3. Ed. 1987, et: *Die Kunst und der Raum*, St. Gallen, 3. Ed. 1996
- 5 Karsten Harries: *The Ethical Function of Architecture*, Cambridge/London 1997

Urs Primas (pages 18–23)
Traduction française: Paul Marti

La massification du quotidien

Techniques de production sérielle: l'exemple du logement social néerlandais

La politique du logement social – on parle aux Pays-Bas de «Volkshuisvesting», du logement populaire – est caractéristique de la société disciplinaire industrielle (Gilles Deleuze): elle relève de la prévoyance et du contrôle sociales et débouche sur la rationalisation des plans d'appartements, de l'espace domestique destiné aux familles nucléaires. Cette politique fait appel à un système d'économie planifiée et recourt à la production sérielle. Cette conception du logement social participe d'un urbanisme dans lequel les différentes entités de la société disciplinaire – usines, logements familiaux, maisons de retraite, espaces de récréation, prisons – sont dissociés dans l'espace. La crise de la société disciplinaire à la transition vers la société de contrôle de l'ère informatique se manifeste aux Pays-Bas par des réformes successives de l'appareil de production. A ce jour, celles-ci ont toutefois davantage transformé son apparence que ses méthodes de travail.

La loi néerlandaise sur le logement (Woningwet) de 1901 instaure, pour la première fois, le principe d'une séparation administrative, financière, technique, et ce faisant aussi spatiale, entre le logement et les autres domaines du bâtiment. Le législateur a, par la suite, mis en place un ensemble de lois spécifiques au logement. Ce dispositif juridique diverge sur différents plans (éclairage naturel, issues de secours, ventilations) des lois régissant par exemple la construction de bureaux. Les règlements relatifs au logement ont favorisé la spécialisation des entreprises de construction, des fournisseurs et des bureaux d'architecture. Elle a également favorisé l'émergence d'un savoir et d'une culture spécifiques. Dans la construction de logements, les architectes recourent à des méthodes d'industrialisation, à des trames et à des matériaux différents de ceux qu'ils emploient pour les bâtiments industriels ou les immeubles de bureaux. Enfin, chaque type de programme suscite des images différentes.

Les règlements et leurs conséquences

La construction immobilière est devenue un instrument d'urbanisme étatique en raison de la loi sur le logement. L'interdiction de construire des logements le long des rues principales et, de manière concomitante, l'établissement de règles prévoyant pour chaque logement un pourcentage de surfaces vertes représentent des pas importants dans l'avènement de l'urbanisme moderne. Ces dispositions sont à l'origine de l'espace peu dense des ensembles résidentiels. Elles ont

également suscité la création de leur réseau de dessertes, ramifié et peu fréquenté, avec des bandes vertes médianes.

De plus, le logement social informe les autorités et leur donne un certain contrôle sur le quotidien des couches les plus défavorisées. Un des exemples les plus frappants réside dans les mesures disciplinaires prises dans les années trente: les institutions comme les «écoles d'habitation» et les ensembles résidentiels destinés aux familles qui ne sont pas en mesure de subvenir à leurs besoins. Encore aujourd'hui, les collectivités publiques font œuvre sociale et combattent la criminalité en construisant des logements. Afin d'assurer une surveillance de l'espace public, les règlements de police pour un «habitat sûr» exigent par exemple une relation visuelle entre le logement et l'espace de la rue. Enfin avec l'institution du «welstand», la Loi sur le logement suscite la création de commissions communales chargées d'examiner l'esthétique des projets. Ces commissions, composées en majorité d'architectes, garantissent l'intégrité de la corporation. Le «welstand» a certainement aussi contribué à la «bonne qualité moyenne» de la production architecturale néerlandaise que soulignent volontiers les observateurs étrangers. Le rituel dégradant des séances de la commission – auxquelles doivent se soumettre les stars mondialement connues au même titre que de parfaits inconnus – génère néanmoins un certain nivellement. Toutefois, ces dernières années, les collectivités créent de plus en plus souvent des équipes chargées de superviser un projet spécifique et des micro-commissions décentralisées. Ils ne poursuivent plus un objectif d'unité mais, au contraire, de diversité des images architecturales.

Perfectionnement et crise

Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale que l'organisation du «logement populaire» – c'est-à-dire l'interaction des différents acteurs, systèmes réglementaires et bureaucraties – est devenue vraiment opérationnelle. L'industrialisation de la construction ne devint vraiment efficace qu'à partir du milieu des années soixante, au moment où, sur d'autres fronts, les premiers signes d'une crise apparaissent. Dans les années d'après guerre, les autorités avaient soutenu financièrement l'application de plans normalisés de logement et la standardisation dimensionnelle des espaces. Elles encouragent également des systèmes de construction par assemblage comme le Système Airey d'origine anglaise. Ces systèmes se sont toutefois révélés coûteux et peu flexibles. Leur succès ne fut que passager. Ce n'est qu'en 1963 qu'un décret du ministre Bogaers suscita la concentration des efforts sur différents plans. Il a permis de restructurer durablement les méthodes de travail dans le secteur du bâtiment. En France et en DDR, les acteurs de la construction misèrent sur un système de construction unique achevé en lui-même – la préfabrication lourde. Aux Pays-Bas, ils développèrent au contraire des

sous-systèmes ouverts qui pouvaient – en fonction des projets – être combinés de différentes manières ou utilisés en complément aux méthodes de construction traditionnelles. Cette systématisation flexible et pragmatique, «douce», a permis de généraliser les systèmes de construction rationnels.

Les sous-systèmes les plus fréquemment employés pour le gros œuvre sont les coffrages tunnels préfabriqués en U dans lesquels le béton est coulé sur place, les pré-dalles et la pré-fabrication lourde. La construction de logements actuelle n'envisage plus guère de réaliser des structures porteuses avec d'autres matériaux que le béton. La coordination dimensionnelle du projet est en fonction, indépendamment du gros œuvre, des éléments normalisés du second œuvre comme les fenêtres, les profils de façade en bois, les escaliers et les portes. Les coffrages tunnels imposent un système de mesure contraignant dans le plan (l'entre axe est obligatoirement un multiple de 0,3 mètre). Les architectes adoptent le plus souvent un entre axe de 5,4 mètres qui est particulièrement approprié. Il tient simultanément compte des minima légaux pour les chambres et les corridors, des dimensions des places de parking et d'autres facteurs encore. L'offre actuelle d'escaliers et de portes standardisés combinée aux hauteurs minimales d'étage favorise l'adoption d'un entre axe vertical de 2,7 mètres. Les prescriptions en matière d'isolation phonique se calquent sur de telles constructions: les parois et les plafonds de béton d'une épaisseur de 25 cm ne requièrent aucune mesure complémentaire. Selon sa portée, la structure en béton peut donc être légèrement surdimensionnée ce qui donne aux architectes une marge d'intervention et leur permet de manipuler les volumes-tunnel.

En 1968, cinq années après l'initiative de Bogaers qui encourageait l'industrialisation du bâtiment, Schut, son successeur, publie une ordonnance qui porte sur les subventions accordées à la construction expérimentale de logements. Ce document traduit une préoccupation entièrement nouvelle des autorités: les réformes et non plus le perfectionnement du système et l'augmentation de son efficacité sont au premier plan. De nombreux acteurs critiquent alors de plus en plus fortement les logements sériels et mono-fonctionnels réalisés durant les années de la reconstruction. «Les mesures disciplinaires subissent elles-mêmes une crise bénéficiant aux nouvelles forces qui se sont développées de manière fulgurante après la seconde guerre mondiale: la société disciplinaire, nous n'en faisons déjà plus partie, nous étions déjà en train de la quitter» écrit Gilles Deleuze et, avec ce «nous», il entend bien sûr la génération dite de 1968. Paradoxalement, la construction néerlandaise de logements masque sa grande échelle et sa nature sérielle précisément au moment où son infrastructure industrielle devient efficace. Fait remarquable, la méthodologie des sous-systèmes ouverts n'a, pour ainsi dire, pas posé d'obstacle à cette démarche: dans

les années soixante-dix, les entreprises de construction développent des coffrages tunnels en secteurs afin de réaliser les cours habitables fractionnés et incurvés en forme de choux-fleurs. Les constructeurs réalisent de manière de plus en plus conséquente la séparation de la façade et du gros œuvre. Ils créent des conditions idéales à une différenciation superficielle d'immeubles de logements identiques sur le plan structurel.

Répétition et différence

Cette tendance – elle s'est imposée comme un automatisme – revêt parfois des traits grotesques. Les grands ensembles résidentiels comme la cité Ypenburg près de La Haye comprenant 15 000 logements sont divisés en secteurs auxquels les promoteurs ont donné des noms, aux consonances de slogans, en rapport avec le contexte naturel ou architectonique. Ypenburg comporte ainsi des quartiers dit de l'eau, de la forêt, du marais et ainsi de suite. Des consortiums d'investisseurs et des entrepreneurs différents réalisent les quartiers. Pour chaque ensemble, un autre bureau d'architecture élabore un plan de quartier spécifique en s'appuyant sur son appellation. Ces plans de quartier sont ensuite subdivisés en une demi-douzaine de blocs dont l'élaboration est de nouveau confiée à autant de bureaux. Ce faisant, le superviseur veille, avec des yeux d'Argus, à ce que les blocs de construction se différencient autant que possible. Cette différenciation ne s'applique toutefois qu'à la surface, les architectes ne disposent en effet que d'une faible marge de manœuvre pour manipuler les programmes spatiaux, les dispositions constructives et les budgets.

Dans les meilleurs projets de logement contemporains, les architectes néerlandais essayent d'étendre les possibilités du système de manière subversive et avec raffinement. Des négociations incessantes leur permettent de dépasser la simple différenciation cosmétique de l'offre. Dans les dernières réalisations architecturales phares d'une période finissante, leurs auteurs, pressentant la nouveauté, se révoltent contre des structures obsolètes. À l'âge de l'informatique, des réseaux qui s'organisent de manière autonome remplacent la planification et le pilotage centralisés. Un travail toujours automatisé mais sur mesure succède par ailleurs à la production taylorisée, en série. Les limites entre des catégories fonctionnelles comme le logement ou les bureaux s'estompent, elles ne sont plus pertinentes pour l'organisation de l'urbanisme et de la production bâtie. La politique d'image que poursuivent les commissions d'esthétique devient également caduque: Si l'architecture ne représente plus le projet communautaire de l'habitat populaire, les images architectoniques deviennent des messages publicitaires qui concourent dans un marché libre.